

Le 5 février 2007

Nos élites menacées : un essai de taxinomie des compétences techniques

Jean-Pierre HAUET

Le patrimoine scientifique et technologique de notre pays s'effrite

La France s'interroge sur ses élites. Elle s'inquiète de voir ses meilleurs éléments désertir le sol national et doute de la valeur de ses universités et de ses grandes écoles, face à leurs concurrentes des grands pays industrialisés. Les carrières scientifiques et techniques ne font plus recette comme par le passé. Le métier d'ingénieur a perdu de son lustre. Il offre encore l'assurance de pouvoir mener une carrière convenable voire confortable mais loin derrière les ascensions fulgurantes des spécialistes de la finance ou de la communication. Parmi les entreprises du CAC 40, dix seulement appellent leur responsable « Technologie » ou « Recherche-développement » à siéger à leur Comité Exécutif, comme si les ingénieurs étaient bien, pour les entreprises françaises, « la façon la plus sûre de se ruiner »¹.

Il est extrêmement difficile dans la France d'aujourd'hui de faire vivre des publications techniques ou d'organiser des manifestations ou colloques dont l'objet principal est la mise à niveau des savoirs. Les mêmes initiatives attirent bien davantage de participants en Afrique du Nord, en Chine, en Inde et dans tous les pays désireux de combler aussi vite que possible leur retard technologique.

Ainsi donc le patrimoine scientifique et technologique de notre pays s'effrite. Chacun se lamente sur les délocalisations ou les relocalisations, en les imputant au déficit social et environnemental des nouveaux pays d'accueil, sans se douter que nous avons portons nous aussi une lourde part de responsabilités, en ayant

laissé se déliter un savoir qui faisait jadis la force de la Nation.

Qu'a-t-on fait de la culture reçue ?

Chacun doit faire son examen de conscience sur l'utilisation qu'il a faite de la culture technique qu'il a reçue à l'école. Et ceci m'amène à distinguer, dans le domaine scientifique et technique, trois niveaux de compétence, ou d'incompétence, comme l'on voudra, nettement différenciés.

Le niveau 0 de la taxinomie

Le niveau 0 est le niveau de ceux qui n'ont pas de formation technique. Ils n'en ont pas les bases ni même le vocabulaire. La technique est une approche qui leur est étrangère et leur talent est ailleurs. Il n'y a pas là de critique sous-jacente. Au niveau 0, appartiennent les artistes, les juristes, beaucoup de journalistes, de médecins, d'artisans qui n'en connaissent pas moins leur métier et sont capables de le perfectionner.

Un problème peut cependant surgir lorsque qu'un responsable de niveau 0 en tire vanité ou un sentiment de supériorité face aux malheureux qui lui font face et qui œuvrent les mains dans le cambouis de la technique. Quel jeune fonctionnaire n'a jamais entendu dans sa carrière un préfet ou un directeur de cabinet proclamer sur un ton un tant soit peu méprisant « Nous n'allons pas entrer ici dans une discussion technique » ou pire « nous allons renvoyer l'affaire au niveau des techniciens » ? De quoi conduire n'importe quel débutant à s'interroger sur le bien-fondé de ses choix et sur la possibilité d'infléchir sa trajectoire vers des horizons plus porteurs de reconnaissance sociale, de pouvoir et de rémunération.

Le niveau 1

Le niveau 1 recouvre une très grande catégorie et c'est-elle la plus pernicieuse. Elle rassemble tous ceux qui ont reçu une culture scientifique et technique et qui n'en ont pas tiré parti. Je n'hésite pas à dire qu'elle recouvre 90% des polytechniciens.

¹ En paraphrasant Auguste Detœuf et ses « Propos de Baranton confiseur ».

Ces spécimens de niveau 1 peuvent encore faire illusion vis-à-vis du niveau 0, car ils ont gardé de leur formation initiale, un vocabulaire, une façon de décrire les événements, un vernis scientifique qui peut faire illusion et qui les illusionne eux-mêmes, persuadés qu'ils sont, bien souvent, d'avoir conservé une certaine capacité d'analyser des choses qui, depuis bien longtemps, leur ont échappé. Comme la technologie évolue de plus en plus en vite, ils tentent de se raccrocher aux branches en lisant quelques articles, en assistant à quelques conférences et en acquérant un PC haut de gamme.

Mais le mal est irrémédiable. Les niveaux 1 sont perdus pour la Nation et, comme tout le monde ne peut être Directeur Général, ils viennent grossir la cohorte des cadres qui hypertrophient le haut des organigrammes, plus ou moins heureux de leur sort, jusqu'à ce que l'heure de la retraite leur donne le loisir de passer au niveau 0.

Car les principes de base d'évolution dans notre classification est qu'elle se fait toujours du haut vers le bas. On ne voit jamais un niveau 1 remonter vers les classes supérieures. Exceptionnellement, un niveau 0 tentera de gravir l'échelle : on l'appelle alors un autodidacte. Mais il dispose en lui d'une telle volonté qu'il finit souvent par atteindre le niveau 3 que nous aborderons plus loin.

On ne naît pas au niveau 1 : on le devient, par paresse, par négligence, par refus de se cultiver, par dédain ou mépris pour ce que l'on a jadis adoré et que l'on a délaissé au profit d'horizons que l'on a crus plus porteurs et plus rémunérateurs. Mais au final, quel gâchis pour notre économie et pour la Nation dans son ensemble !

Le niveau 3

La logique voudrait que j'en vienne à présent au niveau 2 mais la clarté de l'exposé me fait traiter auparavant du niveau 3. Si le niveau 1 n'a plus que le vernis du savoir, le niveau 3 a acquis et conservé la connaissance profonde de

son domaine. Fort heureusement, nous disposons dans ce pays de représentants éminents du niveau 3, qui sont de vrais spécialistes, détenteurs d'un savoir, capables de l'enrichir et de le transmettre, capables d'innover et de découvrir. Je ne parle pas seulement ici des scientifiques mais de tous ceux qui détiennent un véritable savoir-faire, qu'ils l'aient acquis grâce à une formation supérieure ou à la force du poignet en pratiquant leur métier. Les niveaux 3 sont nos véritables élites, celles que la France ne sait pas retenir et dont le statut social n'est plus suffisamment valorisé.

Le dialogue avec les niveaux 3 n'est pas facile. Ils forment, dans leurs domaines respectifs des communautés assez fermées et n'accueillent qu'avec circonspection les nouveaux postulants. Ils font preuve pourtant d'une certaine indulgence pour les niveaux 0 mais sont souvent plein de mépris pour les niveaux 1, surtout si l'ordre hiérarchique les amène à leur rendre compte.

Le niveau 2

C'est là que le niveau 2 intervient. Le niveau 2 correspond à des spécimens qui ont acquis et conservé suffisamment de technicité pour pouvoir discuter avec le niveau 3 tout en acquérant simultanément d'autres capacités qui les rend légitimes à les encadrer. L'exercice est difficile : un niveau 2 doit savoir poser de bonnes questions au niveau 3 – toute question naïve ou malvenue le renvoie irrémédiablement au niveau 1 – afin que le niveau 3 trouve intérêt à discuter avec le niveau 2 sans avoir l'impression que l'on cherche à mettre en doute ses compétences et a fortiori à prendre sa place. Le niveau 2 doit savoir rester modeste et en aucune façon chercher à se substituer au niveau 3 mais il doit lui servir de miroir voire d'aiguillon pour l'inciter à progresser et à demeurer ainsi à son niveau 3.

Bien entendu le niveau 2 n'a pas de difficultés à dialoguer avec le niveau 0 ou 1, alors que le contact peut-être plus difficile pour un niveau 3. Ce sera pour lui

une récréation voire l'occasion de briller. Mais il ne doit pas en abuser. Un niveau 2, comme un niveau 3 d'ailleurs, qui se consacrerait à l'excès à la communication grand public, serait condamné à la relégation.

Les niveaux 2 constituent un niveau de réflexion indispensable. Il ne s'agit ni plus ni moins que de réintroduire dans le management de nos entreprises la compétence technologique qui leur fait aujourd'hui défaut et de mieux les préparer aux nécessaires mutations, par un choix éclairé sur les options technologiques et sur les hommes.

La restauration de la valeur « travail » doit aller de pair avec celle des compétences techniques

On l'aura compris : dans cette taxinomie sommaire, c'est l'inflation des niveaux 1 qui nous semble faire problème. Or la sélection des espèces ne se fait que progressivement. La plupart des jeunes qui s'engagent dans des carrières scientifiques ou techniques ont la potentialité de faire de bons niveaux 3. Mais progressivement le doute s'installe et la descente vers le niveau 1 s'opère, sans espoir de retour.

On m'objectera que, dans un monde très changeant, les niveaux 3 sont plus vulnérables que les niveaux 1 et qu'il faut mieux être généraliste que spécialiste. Nous pensons que c'est là un mal bien français que de croire qu'il en va ainsi. Le niveau 3 est niveau 3 mais il est aussi niveau 1 et pourra se résoudre à s'y réfugier, s'il y a lieu. Mais le niveau 3 saura beaucoup plus facilement qu'un autre passer d'un domaine technologique à un domaine voisin, passer du 3 au 3', s'il prend soin de s'interroger régulièrement sur l'avenir de son métier et de ses compétences.

Dans ce pays où la valeur « travail » est en passe de retrouver ses lettres de noblesse, n'oublions non plus la valeur « compétences techniques ». Nous discutons dans un récent forum de

Passages² de la façon de préserver en France un « écosystème de l'innovation », apte à permettre le renouvellement de notre potentiel technologique. La revalorisation des carrières scientifiques et techniques et la juste appréciation du potentiel de chacun, font partie des mesures à promouvoir pour que la France ait sa place dans le nouveau siècle des Lumières que l'on sent naître de par le monde.

² Voir « Les entretiens de Paris N°5 – janvier 2005 »